

---

# L'EXPÉDITION ESPAGNOLE DE 1541

## CONTRE ALGER (\*)

---

Venture de Paradis, qui vécut plusieurs années à Alger, et qui fit partie de l'expédition française d'Égypte, mourut en laissant des traductions diverses, parmi lesquelles figurait celle des Ghazaouât ou histoire des Barberousses, publiée par Sander-Rang et F. Denis, sous le titre : *Fondation de la Régence d'Alger* (Paris, 1837, 2 vol. in-8°). La fin de cet ouvrage est consacrée au récit de l'expédition de Charles-Quint contre Alger. Une autre version de cet événement, aussi traduite par lui, fut publiée par Rotalier (*Histoire d'Alger*, tome I, p. 424.) On ignore d'après quels manuscrits ces traductions furent exécutées ; mais la version arabe des Ghazaouât (Venture ignorait probablement l'existence de l'original turc) lui a certainement servi de guide. Une autre relation, qu'on a dénommée manuscrit du Mehkémé, est ajoutée en appendice dans les divers exemplaires arabes des Ghazaouât dont nous avons pu, directement ou indirectement, avoir connaissance (deux manuscrits de la Bibliothèque d'Alger, deux appartenant à des parti-

---

(\*) Ce travail, qui vient de nous être adressé par un de nos collaborateurs les plus compétents, débute par une nouvelle traduction des documents relatifs à l'expédition de Charles V contre Alger, traduction qui diffère parfois de celles de Venture de Paradis et de M. R. Basset. — La deuxième partie propose quelques corrections au texte lui-même du fragment des Ghazaouât, dans lequel se trouve contenu le récit de l'expédition de 1541. Cette page de l'histoire d'Alger est d'une telle importance, qu'on ne doit rien négliger de ce qui peut servir à élucider complètement la question ; cela, au point de vue purement scientifique, et en dehors de toute polémique, interdite formellement par nos statuts. (*N. de la R.*)

culiers, un à Paris). Dans ceux d'Alger, notamment, la note finale parlant de la traduction arabe du texte de « ces Ghazaouât » (1), est ajoutée après le récit dit du Mehkémé; on en pourrait conclure qu'il ne faut voir dans celui-ci qu'une autre rédaction, plus précise, de la portion finale des Ghazaouât.

La traduction de Venture est écrite d'une plume élégante et se lit avec plaisir; mais ce respectable savant s'est parfois permis, ainsi que le faisaient les hommes de sa génération, d'ajouter quelques fleurs destinées à parer son style. Un nouvel éditeur, publiant le texte arabe des deux traductions dont il s'agit et les retraduisant (2), a parlé d'« une traduction pleine de fautes et d'omissions » (p. 6), et dit à propos des Ghazaouât : « Je ne sais si l'on peut donner le nom de version à une traduction aussi infidèle à tous les points de vue et qui ne peut qu'égarer ceux qui se serviraient d'elle sans la confronter avec le texte arabe » (pp. 6-7). Ce jugement paraîtra d'autant plus sévère que la traduction nouvelle laisse aussi à désirer et reprend même à tort celle qui a servi à M. de Grammont pour sa belle étude critique (3). En outre, pour le récit dit du Mehkémé, l'éditeur a eu le tort de suivre, et parfois sans le reproduire exactement, le manuscrit 1100 d'Alger, qui est une copie moderne et fautive, exécutée par un ignorant, d'un texte que le manuscrit 942 reproduit d'une manière presque irréprochable (4); le manuscrit 774, plus moderne que le précédent, est d'une correction médiocre.

---

(1) Cf. la note 20, p. 10, de l'ouvrage cité ci-dessous, où le sens de cette note du manuscrit est dénaturé.

(2) *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541*, publiés, traduits et annotés par René Basset, professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger. (Paris-Oran, 1890.)

(3) *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger*. (Paris-Alger, 1874.)

(4) D'après la n. 1, p. 26, des *Documents*, « le manuscrit 942 offre un certain nombre de variantes peu importantes. »

Dans ces conditions, une traduction nouvelle ne paraîtra pas inutile; elle a besoin de s'appuyer sur un texte exact, d'où les corrections indiquées, portant sur celui qui est imprimé dans les « Documents » et auquel nous nous référons. Le premier texte (ou du Mehkémé) existe à la Bibliothèque-Musée d'Alger en trois exemplaires, n<sup>os</sup> 1100, 942 et 774, respectivement désignés par les lettres A, B et C; le second (ou Ghazaouât) se trouve seulement dans ces deux derniers manuscrits.

## I

**Récit de la venue de l'Empereur (1) à Alger (2)**

Le motif de sa venue fut qu'un de ses navires, qu'il avait fait équiper et charger d'argent et de marchandises à destination d'Oran, fut pris à la suite d'un combat par un reïs algérien, du nom de Kutchuk Ali, qui l'emmena à Alger. Ce reïs, qui avait trouvé sur sa prise plusieurs officiers, dont l'un de haut rang, fit en grande pompe son entrée dans la ville (3), puis alla présenter cet officier supérieur à Hasan Agha, lieutenant de Kheyr ed-Dîn. Le chrétien (4) lui baisa la main, se découvrit la tête et resta tout pénétré de respect. Comme Hasan Agha lui demandait des nouvelles de la chrétienté, il répondit avoir laissé un vaisseau qui se disposait à se rendre à Bougie. Sur le champ, Hasan fit armer des brigantins (5) qui allèrent l'attendre dans les parages de ce port et s'embusquèrent, à cet effet, vers l'endroit dit : « le Nid et le Bec » (6). Le susdit Kutchuk Ali était un des reïs chargés de cette expédition (7). Quand le navire qui se dirigeait sur Bougie leur apparut, ils s'en approchèrent pour le combattre; mais c'était un très bon bateau de guerre, et il sut parfaitement se défendre

contre les bâtiments musulmans jusqu'au moment où, un boulet y ayant mis le feu, il se trouva tout en flammes (8). Les infidèles, incapables de se rendre maîtres de l'incendie, se jetèrent à la mer, d'où ils furent retirés par les musulmans, qui purent aussi étouffer les flammes. Alors les deux reïs, c'est-à-dire Kutchuk Ali et Haydera, ramenèrent leur prise à Alger, où ils firent une entrée pompeuse (9). Hasan Agha, au comble de la joie de cette victoire, leur donna ordre de débarquer leur butin ; ils firent donc descendre les infidèles à terre et les lui présentèrent (10), eux et leur chef. Pendant le trajet des captifs jusqu'à l'hôtel du gouvernement (11), les femmes et les enfants se pressaient en rangs serrés pour s'amuser de ce spectacle (12). Hasan Agha, après avoir vu les chrétiens, les envoya dans la prison spécialement destinée à cet usage (13).

Lorsque le roi d'Espagne (14) apprit ce qu'il était advenu de ces deux bâtiments, poussé d'ailleurs par les plaintes incessantes (15) que lui adressaient ses sujets, ceux surtout du littoral (16), à propos des déprédations des Algériens, à ce point qu'ils le menaçaient, à défaut d'une protection suffisante, de reconnaître leur autorité (17) ; le roi d'Espagne, dis-je, commença les préparatifs d'une expédition contre Alger et la fit annoncer dans tous ses États, de sorte que de nombreuses troupes vinrent par groupes pressés se joindre à lui (18), et que les soldats affluèrent vers lui nombreux comme les vagues de la mer.

Hasan Agha, lieutenant de Kheyr ed-Dîn, reçut la nouvelle des armements qui se préparaient et crut sans hésitation qu'ils étaient dirigés contre lui (19). Mais il donna alors, à l'occasion de la circoncision de son fils, une fête magnifique où il reçut de nombreux invités (20) ; on dit que, dans cette circonstance, il dépensa des sommes considérables ; il vêtit et rassasia tous ceux qui vinrent alors jusqu'à lui ; il combla tous leurs désirs, si bien que la renommée de ces fêtes se répandit

partout (21). On rapporte qu'entre autres divertissements (22), il fit ériger à Bâb el-Oued un mât si bien graissé, que le lait pouvait couler à la surface (23) ; on suspendit au sommet une pièce de drap précieuse et une bourse (24) pleine d'or, destinées, d'après la volonté du gouverneur, à récompenser celui qui y atteindrait. Un tout jeune Turc, encore impubère, étreignit si bien le mât (25) que petit à petit il se hissa jusqu'à ces objets, avec lesquels il descendit, non sans exciter l'étonnement de tous les assistants (26).

Quand furent terminées ces fêtes, qui passèrent en proverbe comme ayant été les plus belles du monde (27), Hasan s'occupa de fortifier la ville et de la mettre en état de résister aux attaques de l'ennemi. Il fit relever les murailles, réparer les portions qui étaient en ruines, et les fit armer de canons, aussi bien que les bastions mêmes ; il fit exécuter ces travaux de reconstruction par quatre cents esclaves chrétiens. Puis il manda le cheykh (maire) de la ville et se fit remettre un état des hommes valides dans chacun des quartiers d'Alger. Cependant des nouvelles relatives à l'expédition qui se préparait arrivaient fréquemment jusqu'aux oreilles des habitants (28). Hasan Agha fit couper tous les arbres des jardins, afin que l'ennemi ne pût s'y mettre à l'abri pour combattre ; lui-même donna l'exemple (29) en abattant jusqu'au dernier arbre de son propre jardin. Un jour, comme il était assis à l'hôtel du gouvernement, le gardien de la mer, qui porte le titre de « chef de la vigie », pénétra auprès de lui pour lui annoncer qu'il avait aperçu la flotte chrétienne du côté de Yehour (30) : « Cette flotte considérable, ajouta-t-il, couvre toute la surface de la mer ; mais je n'ai pu venir à bout de compter ces vaisseaux, car ils sont tellement nombreux que ma vue troublée ne m'a pas permis de continuer le dénombrement que j'avais commencé. » A cette nouvelle, Hasan Agha fit monter quelques cavaliers sur le mont Bouzaréa, pour le renseigner exactement sur le

nombre des vaisseaux (31) ; mais à leur retour, chacun d'eux déclara n'avoir pu dénombrer les voiles, tant il y en avait.

Alors Hasan Agha donna l'ordre à Sîdi Sa'id Chérif, cheykh de la ville, de répartir des troupes formées par les habitants (32) sur les remparts et dans les bastions, pour y monter la garde et en repousser l'ennemi (33). Cet ordre fut exécuté, et l'on hissa sur les remparts des drapeaux musulmans. Hasan Agha répartit aux diverses portes ses officiers avec des troupes (taouâ'if) de l'armée proprement dite. Il préposa à la porte dite Bâb-'Azzoûn l'un des principaux, El-Hâddj Mâmi, bien connu pour sa bravoure et son intrépidité, et qui s'acquitta parfaitement de la mission dont il était chargé (34). Hasan Agha se réserva la défense d'un des forts d'Alger, dont les canons pouvaient battre à la fois la terre et la mer ; il s'y installa avec une troupe de soldats, tandis que ses tambours faisaient retentir l'atmosphère et que ses étendards victorieux flottaient au-dessus de sa tête. Au-dessus de la porte de ce fort (35), il installa un énorme canon qui, par le bruit de ses décharges, provoquait la défaillance du corps et l'exhalaison de l'âme (36). L'espace compris entre ce fort et la Kaçba fut confié aux soins du kâ'id Hasan (37), qui avait avec lui un corps (tâ'ifa) de soldats. Il confia la garde de la porte dite Bâb el-Oued à un officier nommé Kâ'id Yoûsof, qui commandait à un groupe de soldats et avait avec lui trois autres officiers (kâ'id) : Sâfir (38), qui commandait un bastion ; Açlân (lisez Arçlân), qui avait sous ses ordres la partie basse des remparts, et Ramadhân, qui était placé à un poste peu éloigné de celui de Yoûsof. Kutchuk Ali et Haydera furent placés à la porte de la Marine, ainsi que Khidhr, capitaine général de la marine, et plusieurs autres officiers de la flotte (39). Le reste des habitants, soldats, Andalous et citadins, furent répartis le long des remparts ; ils étaient armés de fusils, de sabres, de lances et d'arcs.

La flotte chrétienne devint visible le mercredi, 27 djomada II<sup>e</sup> 948; elle jeta l'ancre le jeudi, au moment de l'açr (entre trois et quatre heures de l'après-midi), dans la baie de Tementfoûs, non loin d'Alger (40). Pendant qu'elle procédait à cette opération, un pavillon vint à tomber à la mer, sous les yeux des musulmans; ceux-ci en tirèrent un augure favorable et reconnurent que Dieu leur donnerait la victoire (41). Le débarquement de l'ennemi eut lieu le dimanche, un peu avant midi (42), et quand l'empereur d'Espagne lui-même eut mis pied à terre, toute son armée, comptant, à ce qu'on dit, près de 90,000 hommes, se rangea autour de lui (43). Les musulmans voulurent s'opposer au débarquement, mais les coups de canon que tirèrent les vaisseaux (44) de l'ennemi les forcèrent à lui laisser le champ libre; il passa la nuit du dimanche au lundi au lieu dit « El-Hâmma », non loin de la ville.

Un officier turc (45), nommé El-Haddj Bâchâ, ayant formé le projet de tenter contre les chrétiens une attaque nocturne, la porte (46) de la ville lui fut ouverte vers la fin de la dernière veille (47), et il se porta en avant, un étendard à la main et suivi de nombreux musulmans. La saison étant pluvieuse, car on était au mois d'octobre de l'année solaire (48), les ennemis, installés dans leur campement, ne s'aperçurent de ce coup de main que quand les musulmans, se trouvant au milieu d'eux (49), firent une décharge générale de mousqueterie et lancèrent des flèches. Cela fut cause d'un très grand émoi, et le roi, se réveillant tout effrayé (50), appela ses guerriers et ses ministres les plus intimes: « Sont-ce là, leur dit-il, les gens que vous m'aviez dit ne pas devoir se défendre? (51) Voyez donc ce qu'ils font cette nuit! » Après avoir fait un grand carnage (52), les musulmans rentrèrent dans la ville.

Le lundi, les chrétiens, accompagnés de leur roi, marchèrent vers Alger et se rapprochèrent des murailles, clairons sonnans (53) et drapeaux déployés, apparaissant

aux yeux des habitants d'Alger comme une noire fourmilière qui remplissait la plaine. Quatre mille cavaliers figuraient parmi eux. Du haut de leurs remparts, les musulmans leur envoyaient des coups de canon et de fusil, et des flèches. Il y eut des Turcs qui, dans ce combat, déployèrent une grande valeur, entre autres El-Hadj Bâchâ, El-Hadj Mâmi, le kâ'id Khidhr et El-Hadj Bâkir (54). L'ennemi, nous l'avons dit, était au pied des remparts, proche du lieu dit Râs-Tâfoura, et installé dans tous les endroits abrupts qui se trouvent de ce côté. A l'attaque qu'il dirigea contre la ville, les musulmans répondirent par des coups de canon qui en tuèrent un grand nombre, et lui firent reconnaître que la ville était assez forte pour se défendre. A la suite des ravages occasionnés par les coups de canon, et désespérant de s'emparer d'Alger, ils montèrent, drapeaux déployés, sur la colline dite Koudyat eç-Çâboûn (fort l'Empereur), d'où ils poursuivirent leur attaque (55). Mais les Algériens envoyaient dans toutes les directions des coups de canon aussi bruyants que les éclats de la foudre céleste (56), dirigeant même un feu soutenu contre les navires qui étaient en mer.

C'est ainsi qu'on se battit le lundi, premier jour de l'attaque dirigée par les chrétiens contre la ville.

Vers la fin de la nuit du (lundi au) mardi (57), Dieu envoya un vent tempétueux qui rompit les câbles des navires, de sorte que, craignant une fin funeste, les marins calèrent les mâts (58). Mais la tempête arrivant à son comble d'intensité, le général (*sic*) André Doria, aussi bien que tous ceux qui montaient la flotte, en furent tout bouleversés (59). La tempête que Dieu déchaîna contre eux chassa vers la terre plusieurs de leurs navires, qui périrent sur la côte (60), et d'où s'échappèrent les captifs musulmans qui s'y trouvaient. Les Arabes d'Alger se jetèrent sur les équipages de ces vaisseaux et les massacrèrent tous (61). Quand le roi chrétien vit ses navires naufragés et brisés, ses forces

l'abandonnèrent, son beau feu commença à s'éteindre ; il laissa percer combien il était humilié (62).

Le mardi, de grand matin, les habitants d'Alger, pleins de zèle et de résolution, car ils reconnaissaient que Dieu était avec eux, firent une sortie, se jetèrent au milieu même des retranchements ennemis (63) et se battirent dans les escarpements dont il a été parlé. Alors, les chefs de l'armée, se rendant auprès du prince : « O roi, s'écrièrent-ils, viens en personne prendre part au combat, car le camp est près d'être enlevé (64). » A cet appel, il s'avança entouré de ses soldats, et tous s'engagèrent dans la mêlée. Les musulmans durent alors reculer et descendirent jusqu'à Râs-Tâfoûra ; puis comme les infidèles, redoublant d'efforts, les poursuivaient avec acharnement, ils rétrogradèrent d'abord jusqu'au Jeu-de-Mail (Mel'ab el-Koûra), puis jusqu'au pont des Fours. Encouragées par le succès, les troupes infidèles se précipitèrent en masse, semblables aux vagues d'une mer agitée ; de toutes parts retentissaient leurs clameurs (65) ; elles serraient les nôtres de partout, si bien que ceux-ci durent encore reculer jusqu'à Sidi Aboû 't-Toka. Mais alors les musulmans, à leur tour, commencèrent à pousser des cris, en faisant face aux infidèles et les accablant de pierres et de flèches, faute d'autres armes (66), car ce jour-là il pleuvait à verse. S'étant ralliés à l'abri de leurs remparts (67), ils firent une charge générale et refoulèrent, en les poursuivant, les chrétiens jusqu'à leur camp, puis rentrèrent dans la ville.

Le mercredi matin, le prince infidèle jugea (68) qu'il devait renoncer à s'emparer d'Alger et ne songea à d'autre butin qu'à sauver sa propre vie. Il donna à la flotte l'ordre de s'approcher du rivage ; le général (*sic*) Doria débarqua, alla trouver le prince dans son camp, et après lui avoir baisé la main (69) : « O prince, lui dit-il, ne t'avais-je pas déconseillé cette expédition contre Alger ? Vois le résultat contre lequel je t'avais mis en

garde (70)! A présent, tâche de sauver ta vie ; car déjà la plupart de nos bâtiments se sont perdus à la côte, et [si cela continue] comment faire pour rapatrier toutes ces troupes ? (71) Je pars aussitôt pour Tementfoûs, où je t'attendrai : hâte-toi de partir avec tes troupes pour venir t'y embarquer sur les vaisseaux qui nous restent encore, et ainsi regagner ton royaume. » Alors le prince infidèle leva son camp, et, s'éloignant d'Alger (72), alla camper près de l'Oued Harrâch, qui alors coulait à pleins bords (73). Cela étant, comme la faim les pressait, ils mangèrent 400 chevaux ; toute la nuit qu'ils passèrent là, la pluie ne cessa de tomber à verse, \* et, d'autre part, les Arabes et les Kabyles les attaquaient à coups de fusil et à coups de pierre, et maraudaient en courant \* (74). Le jeudi matin, la vue de la rivière (75) effraya le prince, qui délibéra avec ses guerriers sur la possibilité (76) de la franchir. A l'aide des pièces de bois provenant des bâtiments naufragés, on établit un pont (77) qui permit de passer sur l'autre rive ; mais quand ils y furent arrivés, les cavaliers arabes fondirent sur eux en poussant de grands cris et en massacrèrent un grand nombre (78). Le roi chrétien poursuivit néanmoins sa marche, toujours serré de près par les cavaliers arabes ; il arriva enfin à Tementfoûs, où il attendit quelques jours qu'il fût possible de s'embarquer dans les navires qui avaient échappé au naufrage (79), pour ainsi regagner son pays, osant à peine croire à son propre salut (80). Il laissait derrière lui un grand nombre de brigantins et de caravelles, de gros bâtiments, de barques et de frégates, de canons de gros calibre, ainsi que beaucoup d'hommes et de femmes. Quant aux chevaux qu'il avait amenés et qui étaient, nous l'avons dit, au nombre de quatre mille, il n'en ramena pas un seul. Les dépouilles qu'il laissa aux mains des Algériens enrichirent ceux-ci, qui se procurèrent de la sorte des biens considérables (81).

## II

Lors de son départ d'Alger pour Constantinople, Kheyr ed-Dîn avait, on l'a vu, laissé dans la première de ces villes un lieutenant du nom de Hasan Agha : c'était un homme intelligent, résolu, au jugement juste et d'une rare habileté ; il avait de la science et de la vertu, était magnanime, libéral, prodigue de bienfaits, plein d'égards pour les savants, les hommes pieux et les gens de bien ; ajoutez à cela qu'en toutes choses il pratiquait la justice et prenait le plus grand soin des affaires du peuple. Ce sont ces qualités qui avaient attiré l'attention de Kheyr ed-Dîn sur lui ; ce furent ses mérites remarquables qui le firent choisir pour occuper ce poste, et qui lui valurent, à un haut degré, l'affection des habitants de la ville.

Après le départ de son chef, il augmenta ses forces navales de trente et une galiotes, ce qui lui permit de faire aux Espagnols plus de mal que jamais ; il fit sur eux de nombreuses prises, opéra maintes descentes sur les côtes de leur pays, et leur fit autant, sinon plus de mal, que Kheyr ed-Dîn lui-même. Leur prince (82) crut donc devoir mener contre Alger la flotte dont nous avons parlé ; mais il usa de ruse et n'ébruita pas son projet. Il est de règle chez eux, et cette coutume subsiste encore de nos jours, qu'au cas d'une expédition maritime, le point sur lequel elle est dirigée reste inconnu jusqu'au troisième jour du départ, où l'on prend connaissance des instructions royales.

Le roi avait mandé au chef des Génois d'équiper et d'armer tout ce qu'il avait de vaisseaux, à l'effet d'entreprendre une expédition ; puis il partit en personne avec sa flotte pour Gênes même, où s'opéra la jonction ; il y avait en tout 400 ou, selon d'autres, 450 bâtiments, et

50,000 combattants. Quand tous les préparatifs furent terminés au gré de ses désirs, lui-même partit, à la tête de ces deux flottes, dans la direction d'Alger, et vint jeter l'ancre dans la baie de Tementfoûs, le jeudi, 28 djomada II 948, entre trois et quatre heures de l'après-midi. En voyant apparaître cette flotte, les Algériens crurent voir une montagne mouvante dans la mer, et quand elle eut jeté l'ancre dans la baie, ils purent croire encore qu'une montagne s'était fixée là; alors ils se mirent à pousser de grandes clameurs, car jamais ils n'avaient vu d'armement aussi considérable.

Cependant Hasan Agha convoqua les habitants et réunit un grand conseil, comprenant les hommes de loi de la ville, les personnages remarquables par leurs vertus et les cheykhs; tout en cherchant à les tranquilliser, à les encourager et à déprécier l'importance des forces ennemies, il voulait leur demander conseil et examiner la décision sur laquelle ils tomberaient d'accord. Entre autres paroles qu'il leur adressa pour calmer leur frayeur: « La flotte chrétienne, leur dit-il, s'est déjà présentée devant la ville du temps d'Aroûdj Reïs et du temps de Kheyr ed-Dîn; et vous n'ignorez pas quel secours Dieu a prêté aux musulmans contre les ennemis de la religion, comment il a repoussé les infidèles, dont la vaine fureur n'a obtenu aucun succès. Il en sera de même cette fois, s'il plaît à Dieu! En outre, ô habitants d'Alger, la guerre sainte nous est imposée, à nous musulmans, non en vue des choses contingentes de ce bas monde, mais pour ainsi exalter le verbe de Dieu et arriver aux degrés du martyre. Dieu a dit, à propos des martyrs: « Ne croyez pas que ceux qui ont succombé en combattant dans le sentier de Dieu soient morts: ils vivent auprès de Dieu et reçoivent de Lui leur nourriture. Remplis de joie à cause des bienfaits dont Dieu les a comblés, ils se réjouissent de ce que ceux qui marchent sur leurs traces et qui ne les ont pas encore atteints, seront à l'abri des frayeurs et des peines (83). » Si nous

ne sommes que peu vis-à-vis d'un ennemi nombreux, Dieu n'a-t-il pas dit encore : « Combien de fois, par la permission de Dieu, une troupe nombreuse fut vaincue par une petite troupe ! Dieu est avec les persévérants (84). » Dieu nous a promis l'un ou l'autre de ces bienfaits : ou la victoire, ou le martyre. Or, puisqu'il nous a prédestinés à la mort et qu'il a décrété notre disparition, il vaut mieux pour l'homme de tomber en faisant bravement la guerre sainte et s'offrant en sacrifice à Dieu, plutôt que de mourir de mort naturelle. Le Prophète a dit aussi : « Le Paradis est à l'ombre des sabres », et l'on rapporte encore que les sabres de ceux qui combattent pour la foi sont, par un honneur extraordinaire, suspendus au trône divin. C'est vers notre pays que Dieu a poussé la guerre sainte, c'est nous qu'il a gratifiés de cet honneur extrême. Heureux celui à qui Dieu offre la coupe du martyre et qui s'y abreuve en vertu du décret divin dont il est l'objet ! Nous avons autrefois défendu cette ville contre les attaques des infidèles ; il en sera encore de même, s'il plaît à Dieu, et, par la force et la puissance du Très-Haut, ils ne réaliseront pas les mauvais desseins qu'ils poursuivent contre elle. Tout ce qui peut arriver, c'est que, de part et d'autre, la lutte traîne en longueur ; mais dans l'entre-temps nous recevrons du secours, soit de notre très haut sultan, soit de Kheyr ed-Dîn Pacha. »

Ce discours inspira beaucoup de courage aux Algériens, qui se préparèrent à lutter contre l'ennemi. Alors Hasan fit ouvrir les arsenaux et distribua des armes aux habitants, ainsi que la poudre et les balles nécessaires ; en même temps, on commença à adresser des prières à Dieu et à lui demander avec ferveur son assistance contre les ennemis de la religion. Sur chacun des bastions de la ville, Hasan Agha plaça des tambours et des clairons, dont les roulements et les sonneries se faisaient entendre dans toutes les directions, tandis que les étendards victorieux, arborés par ses soins sur

les bastions et les remparts, flottaient (au gré des vents).

Les chrétiens commencèrent à débarquer, mirent à terre tout leur attirail militaire et installèrent de solides retranchements. Mais quand le roi vit les préparatifs guerriers du gouverneur d'Alger (85), il crut que celui-ci avait perdu le jugement : « Voyez, dit-il à ceux de son entourage, cet homme se flatte de nous tenir tête et de nous empêcher de prendre la ville ! Mais n'est-elle pas déjà entre nos mains ? Peut-il lutter contre mes nombreuses troupes, lui qui n'a qu'une poignée de Turcs et une troupe de citadins étrangers à l'art de la guerre ? Ce qu'il devrait faire, ce serait de demander quartier pour lui et pour ses compatriotes, et de ne pas intervenir entre moi et les Algériens. » Il s'engagea alors par serment, dans les formes de sa religion, qu'il s'emparerait de la ville, n'y laisserait pas pierre sur pierre et y anéantirait toute trace de l'Islâm. Cependant il adressa à Hasan Agha une lettre ainsi conçue : « O homme ! tu es l'un des serviteurs de Bârbarocha, et moi je suis le roi de l'Espagne entière ; tous les pays chrétiens m'obéissent : comment oses-tu te mettre au même rang que moi ? Ne sais-tu pas que j'ai conquis Tunis, plus importante et mieux fortifiée qu'Alger, et que j'en ai chassé Bârbarocha, qui osait à peine croire à son propre salut ? Il ne m'a fallu l'assiéger que peu de temps avant d'y entrer de vive force et de forcer ton maître à s'enfuir. Tiens donc pour assuré que nous nous emparerons de cette ville, de même que j'ai pris Tunis. Est-il donc possible qu'étant venu ici moi-même, je m'en retourne dans mon pays sans m'être rendu maître d'Alger ? Si je ne puis la prendre du coup, je la tiendrai assiégée pendant tout cet hiver ; j'ai avec moi assez d'argent et de provisions pour subvenir aux besoins de mon armée, et si j'ai besoin d'aide, mon pays n'est pas loin, de sorte que tout ce qui me sera nécessaire m'arrivera très promptement. Je t'offre maintenant quartier, et si tu acceptes,

tout ira bien ; si tu refuses, et qu'après avoir entamé la lutte, nos armes victorieuses te contraignent à le demander, je refuserai. Réfléchis pour toi-même, conseille bien les tiens ; car si, par obstination, tu veux porter haut la tête et ne pas accepter mes propositions, j'ordonnerai un assaut général ; je ne laisserai plus dans la ville pierre sur pierre, et tous les habitants, jeunes et vieux, seront massacrés. Tel est l'avis que je te donne. »

Cette lettre fut apportée, dit-on, par un homme dont l'extrême orgueil et les airs très hautains témoignaient de la puissance de celui à qui il servait de messenger. Hasan Agha la reçut, et, après l'avoir lue, fit écrire la réponse que voici : « Chien de la chrétienté ! Comment peux-tu te flatter d'être le roi des rois et au même rang que les grands princes à qui obéit le monde entier ? Qu'es-tu autre chose qu'un de ces chiens de chrétiens, incapable de t'emparer du plus misérable fortin d'une ville de Berbérie ? Que dire alors de (tes prétentions sur) Alger ! Si notre Seigneur, l'éminent Sultan, avait connaissance de ton entreprise, il enverrait un de ses serviteurs avec une poignée d'hommes pour t'anéantir, toi et les tiens. Mais d'ailleurs il y a à Alger des troupes qui peuvent te tenir tête, et tu verras l'issue de ton entreprise. Fais tous tes efforts, auxquels manquent la protection divine et la bonne direction, « et l'infidèle apprendra qui sera en possession du séjour éternel. » (86) De ta lettre, nous avons conclu combien l'intelligence te manque, car on ne doit se vanter d'une chose qu'après l'avoir menée à bien. Deux fois déjà vous vous êtes présentés devant cette ville : une première fois du temps d'Aroûdj Reïs, une seconde fois du temps de son frère Kheyr ed-Dîn Pacha, et à chaque expédition Dieu vous a couverts de honte ; cette fois encore, il en sera de même, s'il plaît à Dieu. » Cette lettre fut scellée et envoyée par le messenger même du roi chrétien. Celui-ci la fit traduire du turc, langue dans laquelle elle était rédigée, et quand il en comprit le contenu, il entra dans une si

violente colère qu'il n'en pouvait tenir en place. Il fit alors installer les canons sur le retranchement (élevé) près de la ville, au lieu dit Koudyat eç-Çâboûn, qu'on nomme aujourd'hui Bordj Mouley-Hasan.

Alors, Hasan Agha s'entendit avec les habitants de la ville pour exécuter une sortie nocturne contre le camp ennemi, et saisir ainsi une occasion de l'affaiblir. Les troupes et les habitants ayant approuvé son projet, il fit choix de six cents bons soldats bien préparés pour un coup de main pareil, et leur adjoignit deux mille cavaliers, qui ne leur cédaient ni en courage ni en vigueur. A la dernière veille de la nuit, on leur ouvrit les portes de la ville, et ils sortirent en masse vers un même point du camp chrétien ; lorsqu'ils furent à portée, ils poussèrent tous ensemble le cri *Allâh akbar* et firent une décharge générale de mousqueterie. Les infidèles, qui étaient ou endormis, ou ivres, ou assoupis, crurent que les musulmans étaient au milieu d'eux ; ils saisirent leurs armes et commencèrent à s'entre-tuer, tandis que les musulmans, postés à distance, faisaient sur eux des décharges ininterrompues. Cela dura jusqu'au matin, où les navires chrétiens tirèrent des coups de canon pour repousser les musulmans et protéger leurs frères débarqués, de sorte que les nôtres se retirèrent dans la ville. Les infidèles firent alors le compte des victimes de cette catastrophe nocturne, et ils en trouvèrent plus de trois mille. Cela abattit leur courage et les affligea profondément, tandis que le roi en conçut beaucoup d'humeur ; sa colère et sa rage redoublant, il fit braquer contre la ville ses deux cents canons installés à Koudyat eç-Çâboûn, et la bombardra pendant plusieurs jours (87), tandis que, du haut de leurs remparts, les habitants soutenaient la lutte. Mais alors Dieu étendit ses secrètes faveurs sur les habitants d'Alger : des nuages semblables à des montagnes et poussés par des vents violents, laissèrent échapper de leurs flancs un véritable déluge ; la mer en fureur entrechoqua violemment ses vagues et se mon-

tra plus agitée qu'on ne l'avait jamais vu, de sorte que les navires commencèrent à beaucoup rouler. Mais la mer grossissant toujours et des vagues semblables à des montagnes se succédant sans interruption, beaucoup furent submergés, beaucoup d'autres furent jetés à la côte. La vue de ces désastres terrifia les infidèles, ceux surtout qui étaient débarqués ; la violence du vent et de la pluie, les éclats de la foudre leur faisaient croire que le jour du jugement dernier était arrivé, et ils ne pouvaient, d'autre part, tirer ni un coup de canon ni un coup de mousquet. En voyant le secours que Dieu envoyait aux Algériens, Hasan Agha se mit à la tête d'une troupe composée d'un certain nombre de ses soldats et d'habitants, et dirigea une sortie contre les chrétiens. Un violent combat s'engagea, où les chrétiens opposèrent une vigoureuse résistance. Les musulmans fondirent sur la garde chargée de la défense du roi, laquelle comprenait 20,000 hommes et n'avait pas encore donné, et, pendant deux heures, engagèrent une lutte acharnée ; mais alors ils battirent peu à peu en retraite, après avoir fait ce jour-là tout ce qu'on pouvait leur demander pour l'accomplissement du devoir de la guerre sainte, et rentrèrent dans la ville, drapeaux déployés. Dans ce combat, plus de 4,000 infidèles furent tués, et 200 musulmans, pour qui Dieu avait décrété la félicité éternelle, périrent martyrs (88).

Quand les infidèles virent les pertes que leur avait infligées ce jour-là l'épée des musulmans, et qui venaient s'ajouter à un froid très vif, aux pluies torrentielles et au naufrage de leurs vaisseaux, leur tristesse redoubla et leur inquiétude fut portée au comble, car ils reconnurent l'extrême danger de la situation où ils s'étaient jetés. En effet, lorsqu'ils étaient descendus à terre, ils n'avaient débarqué de provisions suffisantes que pour peu de temps, dans la persuasion où ils étaient que rien ne viendrait interrompre leurs communications avec la flotte ; mais à la suite de ces pluies diluviennes et de la

tempête contre laquelle leurs navires n'avaient pu tenir, ils se trouvèrent séparés de leurs approvisionnements, et souffrirent tant de la faim pendant trois jours qu'ils égorgèrent leurs chevaux pour en manger la chair. Le nombre de leurs bateaux, tant de guerre que de charge, qui firent naufrage, fut de cent trente ; quatre entrèrent dans le port. De ces bâtiments naufragés, 1,400 captifs musulmans s'échappèrent, parmi lesquels il y avait cinquante Turcs, tandis que les autres étaient des Arabes d'Alger et de Tunis. Le reste de la flotte, en voyant ces navires ou submergés ou jetés à la côte, reconnut qu'elle était en butte à la colère divine, et tenta de pénétrer dans le port de la ville ; mais elle n'y put réussir et se retira alors vers la baie de Tementfoûs, pendant que la pluie tombait toujours à verse et que la mer restait démontée. Quand le roi des infidèles vit la catastrophe qui le frappait, puisque Dieu renversait ses espérances et bouleversait sa situation, que lui-même, au lieu de la victoire qu'il espérait, ne retirait de là que le désastre dont il était témoin, et qu'il était le véritable assiégé par suite de l'interruption de ses communications avec la flotte ; — le roi, dis-je, abandonna tout ce qu'on avait débarqué en fait de bagages, de matériel de guerre, de canons, mousquets, sabres et lances, et se dirigea avec son armée, dépourvue de tout (m. à m. : sans assistance), vers Tementfoûs, pour tâcher de sauver sa vie en s'embarquant dans les vaisseaux qui se trouvaient là.

Lorsqu'ils surent qu'il s'enfuyait, les habitants, se précipitant sur ses traces, poursuivirent les infidèles, les frappant par derrière de leurs sabres et les tuant tout le long de la route ; ils les refoulèrent ainsi jusqu'à l'Har-râch, qui coulait à pleins bords, grâce aux pluies qui venaient de tomber en grande quantité. Serrés de près par les musulmans, les chrétiens se jetèrent dans la rivière et la plupart d'entre eux y trouvèrent la mort. Le roi put, au prix de grands efforts et de bien de la peine, arriver sur l'autre rive, à l'aide d'un pont que l'on installa.

avec les mâts provenant des navires jetés à la côte. Cette seule journée vit périr 12,000 chrétiens sous l'épée des fidèles, et l'on dit que les cadavres des hommes et des chevaux couvraient toute la région où se trouve Alger, depuis Dellys à l'est jusqu'à Cherchel à l'ouest; Dieu seul, qui les fit périr, aurait pu les dénombrer. L'embarquement de l'ennemi se fit le mercredi, 12 redjeb, et le départ eut lieu le jeudi, 13; il avait préalablement mis le feu aux bâtiments qu'il ne pouvait espérer remmener; d'autres se perdirent au cours du voyage de retour. De tous les chevaux qui avaient été débarqués et qui étaient au nombre de 4,000, on ne revit pas un seul: les uns étaient tombés sous les lances (89) des musulmans, les autres avaient été mangés à cause du manque de vivres, d'autres encore furent tués par les infidèles eux-mêmes, qui ne pouvaient trouver de place pour eux dans les vaisseaux, déjà insuffisants pour transporter les hommes. Le roi dut rentrer dans ses États, complètement déçu dans ses espérances, tandis que, d'autre part, le cœur des Algériens était, grâce à Dieu, délivré de toute cause de souci. On prétend que ce souverain disparut; on dit aussi que tous les vaisseaux qui avaient échappé se perdirent au cours du voyage que firent les ennemis pour rentrer chez eux.

Hasan Agha écrivit au Divan suprême (à Constantinople) une lettre où il relatait ce que Dieu avait décrété en faveur des Algériens et contre leurs ennemis, et comment son aide s'était manifestée; ce message fut porté à Sa Majesté le Sultan par une galiote spécialement désignée à cet effet. Mais quant aux canons abandonnés par les chrétiens, et qui étaient au nombre de 200 selon les uns, de 100 selon les autres, les musulmans les employèrent à garnir les forts et les remparts de la ville. A l'arrivée de la galiote, ce fut Kheyr ed-Dîn qui reçut le message et le présenta au Sultan, en l'accompagnant d'un pompeux éloge de Hasan Agha. Le Sultan récompensa celui-ci par l'envoi d'un magnifique vêtement

d'honneur et d'un diplôme l'instituant son lieutenant à Alger, et lui donnant le titre de Vizir (90) : il y joignit d'autres robes d'honneur, destinées aux principaux habitants de la ville. Les messagers qui avaient apporté ces bonnes nouvelles reçurent également des cadeaux et des gratifications, puis retournèrent à Alger, auprès de Hasan Agha. Celui-ci convoqua un grand divan, auquel il donna lecture du firman qui lui avait été envoyé par le Sultan, et où lui et les principaux de la ville furent revêtus (91) des robes d'honneur qui leur étaient respectivement adressées ; puis l'on adressa au ciel des vœux pour demander la prolongation de la vie du Sultan. Alors Alger, grâce au bas prix des vivres et à la sécurité dont elle jouit, resta semblable à la fiancée qui se pavane fièrement sous les bijoux et les robes qui la parent, et n'eut plus rien à redouter de ses ennemis. Le récit de ces événements se propagea dans les régions orientales et occidentales, et, grâce au Dieu puissant et dominateur, la terreur inspirée par les musulmans persista longtemps dans le cœur des infidèles.

---

## NOTES

(1) P. 13, l. 2 : lisez avec A *لنبلا دور* ; B et C, qui n'ont pas cet en-tête, lisent, à la ligne suivante, *فدوم الانبلادور*.

(2) Id. : lisez *الجزائر* ; partout, ce mot et ceux de formes analogues sont écrits fautivement par *ي* ; on s'abstiendra de relever chacun d'eux.

(3) P. 13, l. 6, cf. l. 19 : c'est ainsi que doit s'entendre le mot *شهرة*, quoique ce sens ne soit pas indiqué nettement dans les dictionnaires ; cf. la note 9.

(4) P. 13, l. 7 : corrigez **بفبيل** comme l'exige la grammaire et comme écrivent A, B et C.

(5) P. 13, l. 10 : littéralement « corvettes ». C lit **أغر بة تطير في البحر كالأغر بة** « qui filent sur la mer ainsi que des corbeaux. » Cette variante intéressante n'est vraisemblablement qu'une glose passée dans le texte.

(6) P. 13, l. 12 : cet endroit est évidemment le cap Sigli, porté sur toutes les cartes sous son nom arabe, qui figure dans le texte, de Ras Achoun Monkar. (Ne tenez pas compte de la note 51 de la page 26.)

(7) P. 13, l. 13 : la leçon **للذكر** de A est évidemment fautive, et l'on ne peut traduire : « la réputation de K. A. l'avait fait mettre à la tête des reïs algériens ». Corrigez **الذكر** ; B et C lisent **التهتدم ذكره**.

(8) P. 13, l. 15 : je lis, avec B et C, **وفعت كورة من الحديد في جبن الكبار باخذت النار فيه**, et je traduis en conséquence.

(9) P. 13, l. 18. Sur ces deux derniers mots, voir la note 3 ; le traducteur des *Documents* a ici suivi la traduction Venture, sans s'apercevoir qu'il fallait plus haut traduire de même. Ici encore, B et C présentent une leçon meilleure, que nous avons adoptée, et que voici : **رجع الرتسان الى الجزائر وهما كجك على وحيدرة بهذا : الجبن ودخلا**. Dans le texte imprimé, la grammaire exige d'ailleurs la correction de **دخل** en **دخلوا**.

(10) P. 13, l. 20 : lisez, avec B et C, **واحضروهم**.

(11) P. 13, l. 21 : lisez, avec A, B et C, **دار الامارة**.

(12) P. 13, l. 22 : je lis, avec B et C, **صعبت لهم النساء والصبيان للبرجة عليهم**.

(13) P. 13, l. 23 : je lis, avec B et C, **الى الحبس المعد للنصارى** ; corrigez ensuite **بلما**.

(14) P. 13, l. 24 : B et C, **اصبانية**.

(15) P. 13, l. 25 : Corrigez, avec B et C, **بالشكوى مما يجعله**.

(16) P. 13, l. 26 : lisez **السواحل**, avec A, B et C ; **تكفينا**, dans B et C.

(17) P. 13, l. 27 : A, **نعطوا** ; B, **نعطى** ; C, **نعطى** ; la correction

نعطو , proposée par l'éditeur, viole la grammaire et l'orthographe ; lisez نعط . Même ligne, lisez لصاحبها .

(18) P. 13, l. 28 : lisez وانجاشت , avec B et C ; cette 7<sup>e</sup> forme ne figure pas dans les dictionnaires, mais le sens se déduit facilement et est le même qu'à la 5<sup>e</sup>.

(19) P. 14, l. 2 : lisez عيارته avec A, B et C.

(20) P. 14, l. 3 : cette traduction correspond au texte de B et C, ثم اخذ بي عرس حاجل ومدعا (ومددا C) عظيم لا عذار ولده ; le mot مدعا paraît être synonyme de دعوة . Le texte imprimé dit « à l'occasion du mariage de son fils. » Quant à la correction qu'a imprimée l'éditeur et où عظيمة serait plus conforme à l'usage général, elle est purement arbitraire : le mot مهرجان , persan d'origine, est souvent employé en arabe (Voir les dictionnaires Beaussier et Dozy). — La note 8, p. 26, doit être considérée comme non avenue.

(21) P. 14, l. 4-5 : il faut lire avec B et C, en rétablissant un membre de phrase omis dans A et dans l'imprimé, ... مال عظيم بسبب هذا العرس كسا بييه واشبع \* وارضى كل من اناه وافنع \* . — A la l. 5, lisez, avec B et C, ما جعل بييه .

(22) P. 14, l. 6 : B et C lisent المبرجات ; A, المبرحات . Il semble que l'une et l'autre lecture soient admissibles (Voir Dict. Dozy). Après ce mot, B et C répètent انه , ce qui est préférable.

(23) P. 14, l. 7 : B et C lisent بحيث انه يزلف عليه الدر , et c'est ce texte que rend notre traduction, préférablement à celui de l'imprimé.

(24) P. 14, l. 8 : lisez صرة .

(25) P. 14, l. 9 : B et C, يزل يستلف شيا , leçon également admissible.

(26) P. 14, l. 10 : lisez شهدوة avec A, ou شاهدوة avec B et C.

(27) P. 14, l. 11 : corrigez le texte fautif de A en فزاهات الدنيا , ou lisez, avec B et C, فزهة من نزهة .

(28) P. 14, l. 16 : B et C lisent *الهدينة و بعد ذلك جاء خبر* « Après cela, le bruit se répandit maintes fois que la flotte ennemie était en vue. »

(29) P. 14, l. 18 : lisez *اول ما بدأ*.

(30) P. 14, l. 21 : ici encore, j'adopte la leçon fournie par B et C, *واخبرة (واخباره C) بعمارة النصرى انهم على يهور وهى النخ*. Ce nom de Yehoûr se lit « Iehour (le cap de Cherchel) » dans la traduction Venture (ap. de Grammont, p. 128); il est orthographié Hoûr par Bekri et Edrîsi. M. de Slane (traduction Bekri, p. 191, n.) voit dans le Mersa-Hoûr le Sidi-Ferruch actuel. Edrîsi (*Description de l'Afrique*, éd. Dozy, p. 118 de la trad.) dit : « C'est à ce cap (d'El-Battâl) que commence le golfe de Hoûr, dont l'étendue est de 40 milles en ligne directe, et de 60 en ligne oblique. Hoûr est le nom d'un petit village situé dans le fond du golfe, à quelque distance de la mer et habité par des pêcheurs. » Il résulte de là que la baie de Hoûr est celle qui est comprise entre le mont Chenoua et Sidi-Ferruch. Ce nom, qui paraît avoir entièrement disparu, est encore donné, dans la carte de Shaw (p. 33, éd. anglaise de 1757), au pays que baigne le fond de la baie (cf. aussi Dapper, *Descr. de l'Afrique*, Amsterdam, 1686, p. 172). Des diverses cartes que nous avons consultées, nous n'avons trouvé que dans celle qui est jointe au *Vocabulaire géographique de l'Espagne*, par Depping (Paris, 1823), une dénomination, savoir : « G. de Malamuger », appliquée au golfe ou baie de Hoûr. Faudrait-il, par-dessus le Chenoua, rapprocher Hoûr (ou Ihoûr, Yehoûr) de Iol, Julia-Cæsarea ?

(31) P. 14, l. 24 : A lit *بُزريعة لياتوه* (cf. la n. 13, p. 26 des *Documents*); B et C *بوزريعة*; j'adopte encore la leçon de B et C *لياتوه بشحيف عدد العمارة*.

(32) P. 14, l. 27 : B et C *يوجه حصا من اهل المدينة*, leçon préférable.

(33) P. 14, l. 28 : A, B et C lisent *حراستها ومفائلة*.

(34) P. 14, l. 32 : il faut encore lire, avec B et C, *الشجامة* *والافدام بفام بما عيين له اتم فيام*.

(35) P. 14, l. 35 : ni le rédacteur, ni même le copiste du manuscrit défectueux que nous désignons par A, ne sont en cause : on y lit,

en effet, باب الوادي هذا الحصن ; mais le second mot, que nous surlignons pour figurer le signe dont il est affecté dans la copie, est surmonté du signe abrégatif de خطأ (faute, erreur), équivalent à notre « rature ». L'éditeur des *Documents*, ne comprenant pas ce signe et bien qu'il ait imprimé les deux derniers des quatre mots arabes ci-dessus, sans d'ailleurs les traduire, a ajouté une note 57, p. 27, qu'il faut encore considérer comme non avenue.

(36) P. 15, l. 4 : B et C, mieux, عظيما يصعق الادمي عند صيخته, وتزهف النجس عند دبعته.

(37) P. 15, l. 2 : lisez هذا الحصن.

(38) P. 15, l. 4 : B et C, سافير. L'identification proposée dans la n. 58, p. 27, des *Documents*, est purement arbitraire : il suffit de se reporter au passage cité des *Monuments religieux* de Devoux, pour trouver l'orthographe exacte du nom du fondateur de la mosquée vulgairement appelée Djema-Safir ; ce nom s'écrit صفر, Çafar.

(39) P. 15, l. 7 : je lis وحيدرة, avec A, B et C, ce qui est d'accord avec ce qui précède.

(40) P. 15, l. 11-14 : je lis avec B et C, et en corrigeant une faute d'orthographe, النصاري بقد كان ظهورها يوم الأربعاء لثلاث ليال بفين من جمادى الثانية سنة ثمان واربعين وتسعمائة ويوم مهو, A la l. 15, effacez مهو, qui ne signifie rien et ne figure dans aucun manuscrit ; corrigez, d'accord avec la grammaire et les manuscrits B et C, ارسوا سفت.

(41) P. 15, l. 16 : corrigez راياتهم ou lisez, avec B et C, الويتهم ; et ensuite ينظرون اليه حصل لهم تعاؤل حسن بذلك وعلما تعالى ينصرهم, texte préférable à celui de l'imprimé. Quant à la correction تعاؤل (n. 24, p. 26 des *Documents*), elle est en contradiction avec les trois manuscrits et avec ce qui précède ; en outre, elle suppose l'existence d'un mot et une signification que ne donne aucun dictionnaire. La traduction de Venture est, ici encore, exacte.

(42) Ces quatre derniers mots, correspondant aux quatre premiers du texte arabe des *Documents*, p. 15, l. 18, ne figurent que dans le manuscrit A.

(43) P. 15, l. 19 : corrigez *تسعون* ; je lis, avec B et C, *عدتهم*.  
تنازع تسعين.

(44) P. 15, l. 20 : corrigez *السبعين* ; B et C *عليهم سبعينهم*.

(45) P. 15, l. 23 : lisez *عزم* avec B et C. Le mot *za'im* désigne le possesseur d'un fief militaire. Venture traduit donc avec raison « un officier de la milice turque. »

(46) P. 15, l. 24 : corrigez, avec B et C, *فبفتح له باب*.

(47) P. 15, l. 25 : lisez, avec les trois manuscrits, *الربع الاخير*, qui est correct. et biffez la correction proposée. A la l. 26 (et à la note correspondante 26, p. 26), remarquez que l'orthographe *اليل* se rencontre, pour ainsi dire, dans tous les meilleurs manuscrits africains. Même ligne, lisez *وهو في العدو*, avec B et C.

(48) P. 15, l. 27 : les mots *في ايام فاسم كون* « à l'époque de la clôture de la campagne maritime » ne figurent pas dans B et C.

(49) P. 15, l. 28 : corrigez *خالطوهم* avec B.

(50) P. 15, l. 29 : B *مالكهم مذعورا* ; rectifiez encore *مالكهم* de l'imprimé.

(51) P. 15, l. 31 : lisez avec B et C, *يفومون لحر بنا* (Voir Dict. Dozy).

(52) P. 15, l. 32 : B et C *فتلوا منهم مفتلة عظيمة*.

(53) P. 15, l. 34 : corrigez *يزعمون*, qui ne veut rien dire, et que les *Doc.* ne traduisent pas, en *يزعفون*, avec B et C.

(54) P. 16, l. 4 : B et C *الفائد خضر* ; B seul *باكير*.

(55) P. 16, l. 5-7 : B et C lisent, ce qui est indispensable pour la suite du récit et comme nous le traduisons :

... باكير والعدوكها ذكرنا مطانثا (*sic*) لاسوار المدينة فد جاوروا  
المحل المعروف براس تاجورة وانزلوا محلتهم في تلك الوصور  
كلها وشرعوا كها ذكرناه في فتال المدينة وصبت عليهم مداجع  
المسلمين بكور الحديد جمات بها كثير من العدو وعلوموا ان لاهل

الجزائر فوة ودجاجا ولما حصل لهم ما حصل من مدافع المسلمين  
وخاب رجاؤة من المدينة صعّدوا والويّتهم

La 3<sup>e</sup> forme de طناً, qui manque dans les dictionnaires, doit signifier, comme la 4<sup>e</sup>, « se pencher vers. »

(56) P. 16, l. 10 : B et C الصواعف (mot qui figure aussi dans A),  
باصوات كاصوات الصواعف النازلة من السماء وربما اصلوا

(57) P. 16, l. 12 : corrigez le texte d'après B et C, الى المدينة  
. فلما كانت ليلة الثلاثاء

(58). P. 16, l. 14 : le texte porte « étendirent les mâts » ; les  
*Documents* traduisent « ils dressèrent les mâts », ce qui suppose la  
manœuvre inverse, contradictoire au but que devaient poursuivre les  
matelots et impossible à réaliser, puisqu'il est bien connu que de la  
baie de Mustapha, les voiliers ne peuvent appareiller quand souffle  
le vent de N.-E. La flotte ne pouvait autre chose que chercher à  
présenter le moins de prise possible à la tempête, et devait, par  
suite, faire ce que la langue maritime appelle « caler les mâts. » La  
même expression se retrouve dans la *Zohra ná'ira*, manusc. 100  
d'Alger, f. 8, l. d. Corrigez ensuite, conformément à la grammaire,  
et d'après B et C, وتمت هذه الريح .

(59) P. 16, l. 15 : B et C mieux واسمه انداريه  
دورية وكذلك كل (ce mot est aussi dans A) من

(60) P. 16, l. 17-18 : A porte « qui périrent contre les moulins. »  
Les *Doc.* disent « sur des rochers. » Je lis et corrige avec B et C,  
المسلمين على الساحل وخرج منها اسارى

(61) P. 16, l. 19 : lisez avec B et C, الاجبان من الكبرة باستاصلوهم  
فتلا فلما رأى

(62) P. 16, l. 20-21 : je lis et corrige avec B et C, شوكته واخذت  
— Les *Documents* traduisent, p. 23 : « Le tyran vit ses navires submergés et détruits, sa puis-  
sance brisée, son éclat éteint et l'abaissement qui le menaçait. »

(63) P. 16, l. 22-23 : B et C تعالى حتى بهم بخالطوهم في ابنيّتهم  
وفاتلوهم .

- (64) P. 16, l. 24 : corrigez شرف avec B et C.
- (65) P. 16, l. 29-30 : lisez, avec B et C, \* كالبهار الزاخرة \* وصاحوا عليهم من كل ناحية \* وطلبوهم من كل دانية وفاصية \*
- (66) P. 16, l. 32 : B et C الكبار واصلوا عليهم الرمي بالحجارة .
- (67) P. 16, l. 33 : corrigez avec B, الفرب . Au lieu de حمايتهم , B lit جمياتهم ; le texte de C est corrompu. Notre traduction, que le texte peut très bien admettre, a l'avantage de cadrer avec les renseignements provenant d'autres sources (voir, par ex., la Relation de M. de Grammont, p. 99).
- (68) P. 16, l. 35 : corrigez الاربعاء... للكبار ; B et C ظهر للعين انه لا طمع له في الجزائر وان الغنيمته ان ينجو بنفسه منها . فذبت (فذبت) .
- (69) P. 17, l. 2-3 : B et C الجبلان انداريه منها فوصل الى الطاغية . احذرك et حزينا . — Corrigez بمحلتها بفيل يده وقال .
- (70) P. 17, l. 4 : corrigez d'après B et C, باجر نظر عافية... منه .
- (71) P. 17, l. 5-6 : B et C اجباننا عطبت على الساحل... بلادهم... ذاهب . La traduction Venture est encore une fois préférable.
- (72) P. 17, l. 8 : B et C mieux رحل الطاغية .
- (73) P. 17, l. 9 : B et C ajoutent, ce qui est indispensable, الحراش وكان حاملا هذا وقد اجهدهم .
- (74) Les mots entre astérisques ne figurent que dans A.
- (75) A seul ajoute ici « qui était pleine. »
- (76) P. 17, l. 13 : il faut lire يحتالون avec A et ne pas tenir compte de la correction de l'éditeur ; on traduira alors : «... sur la possibilité de la franchir. » B et C lisent يتاتي الفطع , 5<sup>e</sup> forme qui a très souvent le sens, à ajouter aux dictionnaires, « être possible, » et qui se retrouve plus bas.
- (77) P. 17, l. 14 : je lis encore avec B et C, فعدوا جسرا من . وفتحوا عليها . اخشاب سبهم... عليه .

(78) P. 17, l. 15-16 : B et C ... بلما خلصوا الى العدو الاخرى... Le texte imprimé dans les *Documents* signifie : « mais quand ils y furent arrivés, les cavaliers arabes fondirent de nouveau sur eux et en firent un grand carnage. »

(79) P. 17, l. 17 : le texte imprimé est inintelligible et ne reproduit même pas le texte de A, qui porte *تطأ عنهم* ; il faut lire avec B, *تطأ عقبه الى ان وصل... وافام به اياما الى ان تاتي له الركوب فيما*.

(80) P. 17, l. 19 : *وهو* manque dans B et C.

(81) P. 17, l. 19 et s. : je suis encore le texte de B et C : *وخلب اللعين كثيرا من الاغربة والفربيلات وكثيرا من السبعن العظام والعشريات (sic) والبرفاطات ومدافع عظام وخب كثيرا من الرجال والنساء واما خيله التي اتى بها فانه لم يذهب بفرس واحد منها وعدتها اربعة الالف كما تقدم وحصل منها خلبه اللعين لاهل الجزائر ما ملا ايديهم غناء وكسبت من ذلك اموال طائلة والله تعالى اعلم*. — Le texte imprimé, qui reproduit celui de A, est manifestement corrompu ; il faudrait d'ailleurs lire dans la traduction (p. 25) 2,300, au lieu de 1,300, et ensuite traduire : « Aucun cheval ne revint, sauf celui qui périt dans le combat et celui que l'on mangea. »

(82) Le texte emploie souvent le mot *t'âghiya*, que les *Documents* traduisent très inexactly par « tyran. » Ce mot, quand il s'agit de chrétiens, désigne simplement le roi de ceux-ci, ainsi d'ailleurs que le disent les dictionnaires ; on dit dans le commentaire que renferme le manuscrit 1618 d'Alger (f. 66 v°) : « Ce mot désigne le roi des infidèles d'une manière générale, qu'il s'agisse du roi de Roum ou de quelque autre ; il s'applique cependant spécialement au roi de Roum. » *والطاغية ملك الكبار مطلقا كان ملك الروم او غيرهم*. « وان كان اسم الطاغية مخصوصا بملك الروم ».

(83) Je cite ce passage du Koran, III, 163-164, d'après la traduction Kazimirski.

(84) Kor., II, 250. Les *Documents* citent incomplètement et inexac-

tement ce passage, auquel appartiennent d'ailleurs les cinq derniers mots guillemetés. (Voir la traduction Kazimirski.)

(85) Voir la correction apportée à la p. 33, l. 1-2 du texte. Venture a encore vu le sens exact de ce qui suit immédiatement.

(86) Les *Documents*, p. 40, n'ont pas vu que ce passage appartient au Koran, XIII, 42, et en dénaturent entièrement le sens.

(87) Ce détail, évidemment inexact, ne paraît guère pouvoir provenir d'un témoin oculaire.

(88) Les *Documents*, p. 42, traduisent : « 200 musulmans périrent martyrs ; que Dieu Très-Haut décrète pour eux la félicité ! »

(89) C dit « sous les balles. »

(90) On sait que cette appellation honorifique n'implique pas l'exercice réel du pouvoir (voyez, p. ex., *Journal Asiatique*, 1853, t. II, p. 378).

(91) Le texte de B, souvent vocalisé, lit par deux fois le mot arabe correspondant avec les voyelles du passif, et l'on sait d'ailleurs que les choses se passent de la sorte.

Nous réunissons ici les diverses corrections que nécessite le texte du fragment des Ghazaouât :

P. 31, l. 5, lisez رجلا .

— 6 — جيد .

— 16 — avec C, عمارة ; corrigez بيهم الى الان .

— 23 — لليلتين .

— 24 — ارساوة avec B et C.

P. 32, l. 6, lisez خاطبهم avec B.

— 8 — هياء avec B et C. — L. 17, lisez جنة et ensuite كثيرة باذن الله ; ces deux derniers mots figurent dans B (à la marge) et C, et font partie du texte koranique. — L. 21, فال .

— L. 23, العظمى . — L. 24, بشرابها avec B et C. — L. 26, غرض .

— L. 27, او من avec B et C. — L. 35, النصارى .

P. 33, l. 1-2, lisez استعداد صاحب البلد avec A, B et C ; dans B, la correction est reportée à la marge : cf. ma note 85, ci-dessus.

— L. 3, lisez كيسو avec B et C. — L. 5, lisez هو الا في شردمة avec B et C ; l'insignifiante glose de B sur ce dernier mot a été

reproduite d'une manière incomplète et inintelligible à la n. 2; p. 46 des *Documents* : lisez بالشردمة (sic) بالكسر الفليل من الناس هـ في . Ces deux lettres isolées signifient الفاموس et انتهى . — L. 11, orthographiez avec B et C, باربروشة... أصبانية . — L. 16, lisez ملكت . — L. 20, lisez فرييبة avec B et C, et conformément à la grammaire. — L. 25, C lit ان يدفع على . — L. 27, lisez ظاهرا avec B et C. — L. 30, lisez دانت (Voir Freytag et Dozy, à la R. دين) . — L. 33, C lit سمع بذلك . — L. 35, lisez avec B et C, غير موفق .

P. 34, l. 1, استدلينا se lit dans B et C; c'est une forme vulgaire pour استدللنا . — L. 11, lisez يخرجون... ويهجهون avec C; on lit dans B ويهجهوا . — L. 15, lisez الأخير avec B et C et ne tenez pas compte de la note 8, p. 46, qui n'a pas de raison d'être. — L. 19, خالطوهم . — L. 21, ولم يزل avec B et C. — L. 22, سبئهم . — L. 27, اللطاغية avec B et C. — L. 28, gardez la leçon وكان de B et C, sans tenir compte de la correction inutile de la n. 12, p. 46. — L. 29, lisez avec B et C, المدينة من المحل الذي يعرف بكديتة . — L. 30, الخبي في الصابون وبقي على ذلك اياما واهل المدينة dans B et C. — L. 31, lisez ou امثال avec B, ou مثل avec C. — L. 34, كالجبال .

P. 35, l. 8, B et C lisent فليلا فليلا الى . — L. 12, ما حل بهم (B et C). — L. 16, حائل . — L. 17, الذي اغلب (B et C). — L. 21, lisez وثلاثين avec B et C, et, par suite, considérez comme non avenue la correction portée dans la n. 13, p. 46. — L. 27, والحال على . — L. 28, lisez avec B et C, ما حل به . — L. 32, الحربية والهداجع والمكاحل والسيوب ; ainsi lisent B et C. — L. 33, B et C, المنخذل .

P. 36, l. 7, corrigez ألبا avec C. — L. 12, جاء بها (B et C). — L. 14, وقع بهم . — L. 15, رجالهم . — L. 16, وجرج (B et C). — L. 21, يقال . — L. 27, وزرائه . — L. 28, واجزل (B et C). — L. 35, مشارف (B et C).

Oran, le 24 mai 1891.

P. P.